

Le regard de l'autre cinéaste *Another Woman* de Woody Allen

Linda Soucy

Number 42, Spring 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22834ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Soucy, L. (1989). Review of [Le regard de l'autre cinéaste / *Another Woman* de Woody Allen]. *24 images*, (42), 79–79.

ANOTHER WOMAN

DE WOODY ALLEN

LE REGARD DE L'AUTRE CINÉASTE

par Linda Soucy

Depuis *Interiors* (1978) qui, rappelez-le, fut boudé par la critique américaine, Woody Allen n'avait osé affronter son désir de faire un cinéma sérieux, dramatique, nourri de son admiration pour Bergman. C'est de ce désir ranimé dont témoignent avec plus ou moins de bonheur ses deux plus récents films: *September* et *Another Woman*.

Inspiré d'un fait divers sordide du cinéma hollywoodien: le meurtre de l'amant de Lana Turner par sa fille de treize ans, *September* (1987) était un portrait de groupe à huis clos. En avant-plan du portrait, le cinéaste s'attachait à dépeindre une femme dans la trentaine, Lane (Mia Farrow), étouffant sous la tyrannie d'une mère égoïste. Déjà cependant, dans ce film très sérieux où Woody Allen refuse tout recours au comique pour désamorcer le drame, son regard s'objective trop, sans que cette froideur puisse jamais être totalement rachetée par son talent indéniabie à camper des portraits psychologiques. Portraits qui, contrairement à ses films précédents, sont cette fois trop sagement, et surtout trop manifestement, concoctés à partir du savoir psychanalytique. Si bien que les personnages de *September* évoluent à demi abandonnés, leur drame ne nous émouvant qu'à demi également, dans un film qui, malgré ses incontestables qualités de mise en scène, opère comme une mécanique trop réglée, prévisible donc, le cinéaste n'y assumant pas jusqu'au bout le risque de son regard.

Si dans *September* le désir tournait à vide à force de ne pouvoir trouver d'issues dans la réalité, dans *Another Woman*,



Gena Rowlands et Mia Farrow.

Woody Allen nous livre une autre face de l'aliénation petite-bourgeoise: la réussite apparemment sans failles, et c'est là le drame, non motivée par le désir. C'est encore une fois Mia Farrow secouée de larmes qui servira de révélateur, comme si elle n'avait cessé de pleurer depuis *September*.

La mise en scène du film, quasi parfaite, s'organise à la manière d'un périple analytique. Marion (la très grande Gena Rowlands), professeur de philosophie dans la cinquantaine, remariée à un cardiologue renommé, sera plongée presque malgré elle dans l'auto-analyse. Cela par l'entremise d'une «autre femme» qui se confie à un psychiatre dans un bureau adjacent à son appartement, et dont elle peut entendre les propos filtrés par une grille de chaleur.

L'écoute clandestine des séances permet à Marion, par un effet de contamination, de lever la barrière du refoulé, d'aller voir ce qui se cache sous les photos de famille qu'elle nous a présentées elle-même, en voix off, avant même le générique.

Sur le plan narratif, le film se construit selon les règles de l'association libre, sans cependant jamais pénétrer dans les zones trop inquiétantes de l'inconscient. Des souvenirs récents ou d'enfance sont révisités par Marion, et dans ce dernier cas, l'astuce remarquable de la mise en scène consiste à ne pas toujours la rajeunir. Ces souvenirs s'emboîtent sans heurts au présent du récit et convergent vers une magistrale séquence nodale de rêve.

Malgré la perfection de l'ensemble, le regard de Woody Allen y est plus détaché encore que dans *September*, presque cli-

nique, et, prisonnier de son programme — faire un grand film dramatique —, il rate Marion. Si bien que la performance de Gena Rowlands est presque annulée par l'abandon de son metteur en scène, qui la traque dans sa mécanique, l'épingle sous la beauté glacée de son film en le vidant de sa charge émotive.

Ce qui fait problème également, c'est que l'auto-analyse de Marion, trop rapide, est à l'image de sa réussite de façade, épousant une trajectoire en ligne droite jusqu'à la libération finale à laquelle on a du mal à croire. Les dialogues trop démonstratifs mettent les points sur les *i*, renchérissent par la voix off de Marion, ce qui fait d'*Another Woman* un film totalement clos. Le cinéaste, trop distancé, n'injecte pas dans sa mise en scène la part de compassion nécessaire pour que le drame «prenne», le spectateur de son côté rate à la fois sa part de plaisir cinématographique et son chagrin.

Malgré tout l'intérêt de son sujet — l'histoire d'une femme sacrifiée à sa carrière — et la perfection de sa mise en scène, *Another Woman* nous fait regretter l'autre Woody Allen, celui qui sait si bien trouver la bonne distance face à ses personnages. On ne peut que souhaiter à cet outsider new-yorkais qu'il renoue comme Marion avec son véritable désir de cinéaste. ●

ANOTHER WOMAN

États-Unis. Ré. et scé.: Woody Allen. Ph.: Sven Nykvist. Mont.: Susan E. Morse. Int.: Gena Rowlands, Mia Farrow, Blythe Danner, Gene Hackman. 80 minutes. Couleur. Dist.: Orion.